

**Les Noirs à Cuba
au début du XX^e siècle
1898-1933**

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'Ecole polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-11894-2
EAN : 9782296118942

Marc Séfil

**Les Noirs à Cuba
au début du XX^e siècle
1898-1933**

Marginalisation et lutte pour l'égalité

Préface d'Alain Yacou

L'Harmattan

*A la mémoire du Professeur Lucien ABENON de
l'Université des Antilles et de la Guyane
(1937 - 2004)*

PREFACE

« *Cuba libre est incompatible avec Cuba esclavagiste* », avait proclamé celui que les Cubains appellent le Père de la Patrie, Carlos Manuel de Céspedes. De fait, c'est sous son impulsion que fut adopté le tout premier décret cubain d'abolition de l'esclavage dans les parties centrale et orientale de la grande île, le 27 décembre 1868.

Dès lors, une fois libérés par leurs ci-devant maîtres, les affranchis allaient en grand nombre les rejoindre sur les champs de bataille pour l'accomplissement de la patrie commune et l'avènement de la nation cubaine au temps de la première guerre d'indépendance – la Guerre de Dix Ans (1868-1878). La présence efficiente dans l'armée *Mambí* de libération nationale de Noirs et de Mulâtres en qualité d'officiers supérieurs, comme Antonio Maceo, Quintín Banderas, Guillermo Moncada ou Flor Crombet, favorisera bientôt l'émergence d'une authentique égalité raciale scellée dans le fracas des armes.

Théoriquement le « péril noir » – ce phantasme hérité de la révolution nègre d'Haïti – n'était plus. On n'ignore pas que la métropole espagnole avait su en tirer parti pour annihiler pendant longtemps les velléités indépendantistes des Créoles blancs – de ceux en tout cas qui n'avaient d'yeux que pour la geste insigne de Simon Bolivar en Terre Ferme.

Il n'empêche, à la veille de la seconde guerre d'indépendance de Cuba (1895-1898) José Martí avait prévenu tout son monde en ces termes : « *Homme est plus grand que blanc, plus que mulâtre, plus que noir. Tout ce qui divise les hommes, les singularise, les écarte ou les rencogne est un péché contre l'humanité* ». Mais l'Apôtre passa de vie à trépas, tombé sur le champ d'honneur dès les premiers jours du conflit. Circonstances aggravantes, l'intervention à point nommé du Géant du Nord et la mise sous tutelle de la jeune nation, comme l'appréhendait Martí, auront des répercussions de toutes sortes sur son avenir proche.

Partant, dans l'ouvrage que l'on va lire, Marc Séfil s'est d'abord ingénié à montrer que la situation des Noirs qui, dans leur ensemble s'étaient beaucoup employés au cours des deux guerres, allait très vite se détériorer à tout point de vue dans l'espace et le temps et ce, plus singulièrement en termes de vécu socio-culturel au cours des trois premières décennies du XX^e siècle, autant dire, au moment où le mot *racisme* s'inventait pour définir un comportement discriminatoire ou une doctrine élaborée, comme l'enseigne Pierre André Taguieff, dans *La force du préjugé, essai sur le racisme et ses doubles* (1987).

On l'aura compris, c'est contre l'infamie que, dans le tournant des deux siècles, prend forme l'« insurgence » des Indépendantistes de couleur, du nom des vétérans nègres et mulâtres des guerres d'indépendance. De la sorte, dans la quatrième et dernière partie de son ouvrage, Marc Séfil s'attache à la lutte des Noirs à Cuba pour l'égalité au seuil du siècle dernier... Dans ces conditions, il va, chemin faisant, aborder la position de Nicolàs Guillèn, « le poète national »,

chantre de l'afro-cubanité qui se distingue de la négritude, tout en portant aux nues l'insertion avérée de l'héritage africain dans le vécu socio-culturel cubain.

Au temps venu du centenaire du « grand crime » comme l'a nommé Sergio Aguirre dans son précieux *Eco de caminos* (1974), on saura gré à Marc Séfil de s'être penché sur la geste des Indépendants de couleur et ses lendemains. Pour tout dire, l'ouvrage qu'il a conçu est à tout point de vue à la hauteur de l'enjeu sur l'autel du devoir de mémoire : à ce titre, il fera date. Gageons qu'il en sera d'autant plus ainsi que, loin de brider sa plume à l'analyse de la catastrophe de 1912 et ses lendemains, il l'a engagée avec infiniment de raison dans l'étude de la période-clef (1912-1933), où les revendications légitimes des Noirs vont s'insérer dans des mouvements d'envergure nationale et de portée sociale qui déboucheront sur la révolution de 1933 à Cuba – preuve s'il en est que le mouvement des Indépendants de couleur était avant tout égalitaire. Et ce, dans le droit fil de la pensée de l'Apôtre José Martí...

Alain Yacou,
Professeur émérite
Université des Antilles et de la Guyane

INTRODUCTION

Durant la Deuxième Guerre d'indépendance cubaine (1895-1898), le colonel noir de l'Armée de Libération, Enrique Fournier, originaire de l'ancienne colonie française de Saint-Domingue émit cette réflexion : « La race de couleur, qui est le nerf de cette guerre, se sacrifiera pour que les Cubains blancs continuent à exploiter leur supériorité »¹. La réflexion de ce colonel contient en germe la question du traitement qui serait réservé aux « Noirs » par la société postcoloniale cubaine. Selon lui, ce traitement ne comporterait pas de différences notables avec celui que leur avait réservé la société coloniale et esclavagiste. En fait, le colonel posait la problématique de la condition des « Noirs » et de leur quête d'égalité à Cuba après les deux événements majeurs ayant marqué ce pays à la fin du XIX^e siècle, à savoir l'abolition de l'esclavage et l'accession à l'indépendance. Cette problématique s'insère dans celle plus globale que connurent pratiquement toutes les sociétés postesclavagistes et/ou postcoloniales d'Amérique et de la Caraïbe : celle de la place qui fut conférée aux anciens esclaves et à leurs premiers descendants dans ces sociétés au cours des premières décennies qui suivirent les abolitions et celle des luttes qu'entreprirent ces hommes pour la reconnaissance de l'égalité que généralement leur octroyaient ces abolitions².

A Cuba, jusqu'à l'orée des années 1930, la question de la condition des « Noirs » s'inscrivit, dans un contexte local d'instabilité politique et sociale et néocolonial imposé par les Etats-Unis, au sein duquel les mécanismes d'encadrement et de domination des individus et de la société subissent des mutations. Cette question prit aussi dans cette île une acuité particulière puisque les « Noirs », déçus de la place qui leur avait été conférée dans la société, parvinrent à organiser un soulèvement armé en 1912, soit moins de quinze ans après cette indépendance. Ainsi, entre 1898, date de l'indépendance, « à la césarienne », pour reprendre le mot de Leslie Manigat³, et 1933, date de la révolution politique et sociale contre le pouvoir du dictateur Gerardo Machado qui ponctue la première étape de la période Républicaine, l'histoire de la condition des « Noirs » à Cuba connaît une étape fondamentale. Elle s'inscrit en effet dans une période au cours de laquelle, à Cuba se mettent en place les principaux mécanismes postcoloniaux d'une culture de la contestation qui ont conduit à la Révolution castriste de 1959.

¹ Cité par Manuel Arbelo, *Recuerdos de la última guerra por la independencia de Cuba. 1896 – 1898*. Imprenta Tipografía Moderna, La Habana, 1918. pp. 55 – 56.

² Aux Antilles françaises par exemple, cette quête d'égalité des anciens esclaves et de leurs descendants passait par l'obtention de l'assimilation avec la métropole.

³ Leslie Manigat, *L'Amérique Latine au XX^e siècle*, Editions du Seuil, Points Histoire. Paris, 1991.

L'existence du groupe dont les membres peuvent être définis comme des « Noirs » à Cuba dans les trois premières décennies du XX^e siècle relevait de la catégorisation des groupes constituant cette société et de leurs relations qui avaient été traditionnellement fondées sur les caractéristiques phénotypiques des individus composant ces groupes. De fait, l'histoire du peuplement de l'île de Cuba fut marquée par l'installation de colons d'origine européenne, donc aux caractéristiques phénotypiques blanches et l'introduction d'une main-d'œuvre esclave originaire d'Afrique subsaharienne, donc aux caractéristiques phénotypiques noires. A l'instar de toutes les sociétés d'Amérique et de la Caraïbe, la traite constitua ainsi le principal facteur historique de la présence de « Noirs » à Cuba et le développement du système esclavagiste entraîna un processus de différenciation sociale fondé sur la diversité phénotypique des groupes formant cette société. Ce système reposait en effet sur un contraste lié à la couleur de la peau - et accessoirement à la texture des cheveux et aux traits du visage - de ces groupes humains qui fut utilisé comme légitimation de l'ordre social inégalitaire qu'instituait ce système esclavagiste. Il fut en outre légalisé par un arsenal juridique, certes lent à être mis en place, mais réduisant l'esclave au rang d'outil⁴. Au lendemain de l'abolition de l'esclavage, survenue en 1886, et du démantèlement de l'ordre colonial en 1898 à Cuba, les caractéristiques liées à la couleur de la peau surtout, continuèrent à façonner un système de représentation et d'identification des individus, les classant dans deux grands groupes : les « Blancs » et les « Noirs ».

Le groupe des « Blancs » se constituait de tous les individus de phénotype blanc c'est-à-dire les descendants des colons européens n'ayant pas été ou très

⁴ L'application d'une législation relative aux esclaves fut laborieuse dans les colonies espagnoles, contrairement au processus que connurent celles de la France en ce domaine avec le Code Noir imposé par Colbert en 1685 et qui perdura jusqu'à l'abolition de 1848. Avant 1768, le système esclavagiste espagnol fut régi par des Ordonnances royales prises dans la première moitié du XVI^e siècle. A cette date, le *Cabildo* de Santo Domingo commissionna des juristes afin d'élaborer un *Código Negro español* compilant les mesures du Code Noir français et les ordonnances antérieures ; mais la tâche se révéla impossible. Après la cession de la Louisiane à l'Espagne par la France en 1762, le gouverneur O'Reilly y légalisa le Code Noir français en 1769. En 1784 le Tribunal de Santo Domingo achevait le *Código Negro* similaire à celui de la France (dit *carolino* en hommage au roi Charles III) que lui avait commandé le Conseil des Indes un an plus tôt ; mais, celui-ci ne fut jamais appliqué et fut caduc après l'approbation par le roi et la publication de l'Instruction sur l'éducation, le traitement et les occupations des esclaves dans les Indes en mai 1789. Elaborée en fonction de tous les règlements antérieurs en la matière, cette Instruction faisait suite aussi à la mesure de libéralisation du trafic des esclaves dans les colonies datant du mois de février de la même année. Mal accueillie par les propriétaires d'esclaves dans les colonies et le contexte international devenant défavorable à l'Espagne (guerres en Europe et indépendance des colonies d'Amérique du Sud), cette mesure resta, comme les précédentes lettre morte. Finalement, c'est dans les colonies ayant échappé à la vague d'indépendance qu'une législation concernant les esclaves fut effectivement appliquée. A Puerto Rico, le capitaine général publia en 1826 un Règlement sur l'éducation, le traitement et les occupations des esclaves largement inspiré de l'Instruction de 1789 mais adapté au contexte local et qui resta en vigueur jusqu'à la fin de l'esclavage dans cette île en 1873. A Cuba, en 1842, le capitaine général publia un Règlement des esclaves de Cuba, copie à quelques infimes exceptions de celui de Puerto Rico, et qui fut appliqué jusqu'en 1886, date de la fin de l'esclavage dans la grande île. Si la législation espagnole concernant l'organisation de l'esclavage ne semble pas avoir connu une grande stabilité, il est à noter toutefois qu'elle fit l'objet d'une relative systématisation juridique puisque chaque mesure fut largement inspirée de celles qui les précédaient. Voir, Manuel Lucena Salmoral, *Los Códigos Negros de la América Española*, Ediciones U.N.E.S.C.O y Universidad de Alcalá, s.l, 1996 ; et Louis Sala-Molins, *L'Afrique aux Amériques. Le Code Noir espagnol*, P.U.F, Paris, 1992.

peu métissés, mais aussi les immigrés venus d'Europe, principalement d'Espagne, qui arrivèrent massivement à Cuba de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1930⁵. Le groupe des « Noirs » se composait de tous les individus n'affichant pas nettement le phénotype blanc et/ou le phénotype jaune⁶. Il s'agissait des anciens esclaves directement arrivés d'Afrique en raison de la fin tardive de la traite, de tous les individus issus du métissage présentant visiblement des caractéristiques phénotypiques noires, et des immigrés (et leurs descendants) de phénotype noir des Antilles⁷. Du fait du métissage, il existait une forte diversité des teintes de la peau englobant toutes les principales nuances entre le blanc et le noir. La ligne de couleur à Cuba, édictée au cours de la période esclavagiste et coloniale, instituait la séparation entre les Blancs et les « Noirs » au niveau des caractéristiques phénotypiques « visibles ». Elle s'établissait entre les Blancs et tous ceux qui n'en présentaient pas visiblement les caractéristiques phénotypiques essentielles. Ces derniers étaient généralement rangés dans la « *raza* », la « *clase* » ou la « *gente* » « *de color* »⁸. Ainsi, même si à Cuba la règle édictant qu'« une seule goutte de sang » noir suffisait pour être Noir, ne prévalait pas comme aux Etats-Unis, il n'en demeure pas moins qu'en cette île, il s'était établi aussi deux groupes distincts (les Blancs et la « race de couleur ») et non trois ou plus, comme ce fut le cas dans d'autres espaces d'Amérique et de la Caraïbe, par exemple aux Antilles Françaises ou au Brésil⁹. « Les fluctuations de la ligne de couleur, le plus ou moins grand

⁵ Sur cette immigration voir, entre autres, María del Carmen Barcia Zequeira, « Un modelo de emigración "favorecida": el traslado masivo de españoles a Cuba (1880-1930) » in *Catauro*, revista cubana de antropología, año 2, n°4, La Havane, juil-déc. 2001.

⁶ Un courant migratoire venu de Chine avait aussi touché l'île, voir Denise Helly, "Immigrants chinois à Cuba", Actes du XLII^e Congrès International des Américanistes, Paris, 1976, vol. 1, p.137-141., du même auteur, *Idéologie et ethnicité, Chinois Macao à Cuba. 1847-1886*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1979. 342 p.

⁷ Il s'agit principalement de ceux en provenance de la Jamaïque et d'Haïti, venus travailler sur les plantations de canne à sucre à partir de la seconde moitié des années 1910, même si cette immigration fut officiellement saisonnière. Au titre d'une immigration noire venue des Antilles à Cuba, il faut signaler tous les esclaves de Saint-Domingue arrivés avec leurs maîtres suite aux convulsions de la fin du XVIII^e siècle dans cette colonie française, ce qui permet d'inclure dans le groupe des Noirs leurs descendants et ceux qui vivaient toujours au cours de la période, même si on peut considérer qu'ils sont largement cubanisés. Sur cette immigration voir, Alain Yacou, *L'émigration à Cuba des colons français de Saint-Domingue au cours de la Révolution*, Thèse de 3^e cycle, Bordeaux, 1975, 660 p., dactyl. ; du même auteur, « Francophilie et francophobie dans l'île de Cuba au cours de la Révolution de Saint-Domingue » in Actes du 3^e colloque du C.I.E.C., *Cuba et la France*, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux, 4^e trimestre 1983, et « La présence française dans quatre villes de Cuba au temps de la Révolution et de l'Empire (1789-1810) » in *Espace Caraïbe* n°2, Pointe-à-Pitre, 1994 ; Olga Portuondo Zuñiga, « La inmigración negra de Saint-Domingue en la jurisdicción de Cuba (1788-1809) » in *Espace Caraïbe* n°2, Pointe-à-Pitre, 1994.

⁸ Race, classe ou gens de couleur.

⁹ Dans ces espaces, la catégorie intermédiaire entre Blancs et Noirs, les Mulâtres, fut plus nettement différenciée qu'à Cuba au point de constituer une classe à part entière. Aux Antilles Françaises, la classe des Mulâtres (ou Libres de couleur) avait nettement émergé entre celles des Blancs et des Noirs, suite aux affranchissements et au métissage, voir entre autres Léo Elisabeth, *La société martiniquaise aux XVI^e et XVIII^e siècles (1664-1789)*, Khartala, Paris, 2003 ; Jean-Luc Bonniol, *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*, Albin Michel, Coll. Bibliothèque de synthèse, Paris, 1992 ; Michel Giraud, *Races et classes à la Martinique, Anthropolos*, Paris, 1979 ; J.L. Lamard, « Réflexions sur la racialisation des rapports sociaux en Martinique : de l'esclavage biracial à l'anthroponymie des races sociales » in *Archipelago*, 3-4, 1983, p. 55. Au Brésil, aux côtés du *Branco puro* venu d'Europe, du *Brancarrão de terra* (Blanc natif) et du Noir venu d'Afrique, il se créa un groupe de Métis qui connut une certaine promotion après l'avènement de la société républicaine post-abolitionniste en 1889. Voir, entre autre Thales de Azevedo, *Les Elites de la*

développement du métissage, dépendent à la fois d'un contexte social et d'un contexte culturel »¹⁰. Le terme « Noir » que nous adopterons tout au long de cette étude regroupe donc tous les individus placés au sein cette « race » ou « classe » qui à Cuba étaient désignés sous les termes génériques « de couleur » et « nègre » incluant dans la même catégorie tous les individus d'ascendance exclusivement africaine et ceux d'ascendance africaine mélangés avec d'autres types phénotypiques.

L'existence de deux groupes distincts à Cuba ne signifiait pas pour autant qu'il ne s'était pas formé, comme dans beaucoup d'autres sociétés postesclavagistes d'Amérique et de la Caraïbe, une classification propre à cette île en fonction des différentes teintes de la peau auxquelles pouvaient donner naissance les métissages. Cette classification instituait des degrés entre les Noirs et les Blancs fondés sur des « lois » relatives à la généalogie des individus issus du métissage. Une taxonomie assez précise en avait découlé, établissant une série de types phénotypiques en fonction de la proportion de l'un ou de l'autre groupe dans la généalogie des individus¹¹. Toutefois, au début du XX^e siècle, le sens commun distinguait généralement le « negro »¹² ou « moreno » ou « congo » du « mulato » désigné aussi sous les vocables de « pardo » ou de « trigueño ». Le « negro » était l'Africain et sa descendance qui n'avait pas connu de métissages. Le terme « moreno » (brun) qu'on lui attribuait parfois servait traditionnellement à adoucir l'expression « negro »¹³. Le « mulato » était le Mulâtre ou le sang-mêlé et désignait les individus issus du métissage des Africains et des Européens. Le qualificatif « pardo » par lequel il était aussi caractérisé s'employait par euphémisme ; celui de « trigueño », signifiant basané ou châtain clair, servait à distinguer ceux qui étaient très proches du phénotype blanc car, parmi eux certains étaient aussi blancs que beaucoup d'individus de la race

couleur dans une ville brésilienne, U.N.E.S.CO, Paris, 1955 ; Roger Bastide, *Brésil, terre des contrastes*, L'Harmattan, Paris, 1999, (rééd. actualisée, première édition Hachette, 1957) ; Gilberto Freyre, *Maîtres et Esclaves*, Gallimard, Paris, 1978, Trad. par Roger Bastide (édition originale *Casa grande & senzala : as Origens da Família Patriarcal Brasileira*, 1933, première édition en français Gallimard, 1952) et Donald Pierson, *Negres in Brazil*, Southern Illinois University Press, 1967.

¹⁰ Jean-Luc Bonniol, *La couleur comme maléfice. Une illustration créole de la généalogie des Blancs et des Noirs*, Op. Cit. p. 128.

¹¹ Ces principaux types ont été définis dans le Code noir carolin. « Les fils d'un Blanc et d'une Noire constituent la première génération de mulâtres et le 1^{er} degré. Le second est constitué par les fils de ces mulâtres mariés avec des personnes blanches : on les nommera « tercerons ». Les enfants des mariages entre tercerons et Blancs sont les « quarterons ». Leurs petits-enfants, issus de mariages avec des Blancs, seront les métis. L'arrière-petit-enfant, qui occupe le 6^e degré de génération légitime, sera réputé Blanc, à condition qu'aucun de ses ancêtres dans les générations précédentes n'ait interrompu l'ordre qui vient d'être défini ; auquel cas, il recule selon la qualité de l'ancêtre coupable de l'inversion. », Code noir carolin, 1^{ère} Partie, Chap.3, Art.I in Manuel Lucena Salmoral, *Los Códigos Negros de la América Española*, Op. Cit. p. 292 ou Louis Sala-Molins, *L'Afrique aux Amériques. Le Code Noir espagnol*, Op. Cit. p. 102. Cette classification est comparable à celle proposée par Moreau de Saint-Méry qui établissait à partir de calculs mathématiques complexes une dizaine de catégories phénotypiques entre la noire et la blanche, dans son ouvrage *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'île de Saint-Domingue*, Larose, Paris, 1958 (1^{ère} édition en 1797).

¹² La définition de ce mot peut toutefois se révéler difficile puisqu'en espagnol « negro » peut se traduire par « noir » ou « nègre » en français.

¹³ Esteban Pichardo, *Diccionario provincial casi razonado de voces y frases cubanas*, Editorial de Ciencias Sociales, La Habana, 1976 (Première édition, 1836).

blanche et il était donc pratiquement impossible de les différencier. Comme dans de nombreuses sociétés ordonnant leur hiérarchie sur le concept de « race », ce système de classification visait en fait à signifier aux individus leur appartenance « raciale » en établissant les règles de fixation de la ligne de couleur. Toutefois, bien que fondé sur des conceptions anthropologiques physiques, cet ordre social distinguait surtout des « races sociologiques », telles que les a défini Roger Bastide¹⁴. C'est en ce sens, celui d'une construction sociale, que nous considérerons le concept de race tout au long de cette étude.

Depuis plusieurs décennies, des travaux se sont penchés sur le rôle joué par les populations issues du continent africain et leurs descendants dans les sociétés et l'histoire de l'Amérique et de la Caraïbe¹⁵. Les premiers datent du début du XX^e siècle et furent menés par des intellectuels issus des Amériques et de la Caraïbe certes attirés par la singularité de ces populations mais ne les considérant pas comme porteuses d'une véritable culture. Ainsi, par exemple, le premier ouvrage de l'anthropologue cubain Fernando Ortiz, *Hampa afro-cubana. Los negros brujos*, édité à Madrid en 1905, consiste en une étude d'ethnologie criminelle, présentant ce qu'il considérait comme la « pègre » (*hampa*) afro-cubaine des années 1900, dans une de ses activités qu'il jugeait condamnable, la sorcellerie (*brujería*). D'autres études concernant les populations noires de la Caraïbe et de l'Amérique, ont soutenu l'existence d'une véritable voie noire dans le processus de recomposition politique, économique, social et surtout culturel amorcé après l'extermination de ses premiers occupants. Ainsi, dès 1916, Fernando Ortiz lui-même faisait paraître une autre étude intitulée *Los negros esclavos*, qui tentait de cerner le climat esclavagiste à Cuba, ainsi que la condition juridique, économique et sociale des Noirs soumis à la servitude¹⁶. Dans ses travaux postérieurs à la Seconde Guerre mondiale sur les Noirs, ce même auteur développa le concept de *transculturation*¹⁷.

Les premières études historiques abordant le sujet du Noir après l'indépendance, réalisées dans les années 1950, consistent en des biographies de figures noires illustres et une relation de l'évènement majeur de la période en

¹⁴ Roger Bastide, « Mémoire collective et sociologie du bricolage » in *L'Année sociologique*, vol.21, P.U.F, 1970, p.65-108.

¹⁵ Dès 1972, Angelina Pollak-Eltz dressait un inventaire critique assez fourni des travaux, non seulement historiques mais aussi anthropologiques et sociologiques, dédiés aux cultures noires des Amériques dans son essai bibliographique, *Panorama de estudios afroamericanos*, Universidad Catolica "Andrés Bello", Instituto de investigaciones Historicas, Caracas, 1972. C'est Melville Herskovits qui, à partir des années 1940, publia les premiers travaux sur les Noirs des Amériques leur reconnaissant véritablement une culture propre. Son ouvrage, *The Myth of the Negro Past*, parut à NewYork en 1941 constitue alors la synthèse de plus de dix ans d'études sur l'Afrique et les Amériques noires. Il soutint dans cet ouvrage que le Noir représente un groupe ethnique à part entière en Amérique ayant développé une culture originale et l'étudier sans prendre en compte son origine africaine, aboutit à un contre sens.

¹⁶ Fernando Ortiz, *Los negros esclavos*, La Habana, 1916. Réédité par l'Editorial de Ciencias Sociales, La Habana, 1996.

¹⁷ Dans « Del fenómeno social de la transculturación y su importancia en Cuba », in *Estudios Afro-cubanos*, Universidad de la Habana, 1991, p.243-244, il définit ainsi ce concept : « Le vocable transculturation exprime mieux les différentes phases du processus transitoire d'une culture à une autre, parce qu'il ne consiste pas seulement à acquérir une culture distincte, ce qu'exprime littéralement le concept anglo-américain d'acculturation, mais il implique aussi nécessairement la perte ou le déracinement d'une culture précédente, ce qui pourrait signifier une déculturation partielle, et de plus signifie la création consécutive de nouveaux phénomènes culturels que l'on peut dénommer néoculturation ».

liaison avec ce sujet à savoir le soulèvement du Parti indépendant de couleur en 1912¹⁸. En fait, les études relatives à l'histoire du Noir à Cuba sont nombreuses et prétendre en rendre compte de manière exhaustive serait gageure. Cependant, peu d'entre elles se sont focalisées sur la période couvrant les trente années postérieures à l'indépendance et plus précisément sur celle comprise entre cette indépendance et la Révolution de 1933. En effet beaucoup d'études sur ce thème portent sur la période coloniale et esclavagiste ou post-abolitionniste jusqu'à l'indépendance décrivant la place des Noirs dans les mécanismes et les processus relevant de ces systèmes¹⁹. Lorsque ces ouvrages sur les Noirs ne concernent pas exclusivement la période coloniale, ils n'incluent pas forcément la période postérieure à 1912 (date du soulèvement Parti indépendant de couleur) ou l'englobent dans une délimitation chronologique dépassant les années 1930²⁰.

Les approches générales qu'offrent ces études placent en fait la question de l'intégration des Noirs dans le processus de construction nationale à Cuba après l'indépendance au sein du prisme des rapports entre race et citoyenneté. Dans cette perspective, cette question fut prioritairement envisagée sous l'angle politique et accessoirement économique et social. Considérée également sous tous ces angles, mais aussi et surtout sur les plans démographique, culturel et psychosociologique, cette question devrait aussi permettre de fournir un tableau plus ample de la condition des Noirs à Cuba après l'indépendance. En outre, cela permettra de prendre en compte dans leur globalité les mécanismes de la ségrégation raciale qui fondèrent la situation de ce groupe racial à Cuba et déterminèrent les modalités de sa lutte pour l'égalité dans ce pays. Suivant ce canevas, notre propos visera donc à tenter de saisir la réalité qui s'impose aux Cubains noirs à un moment donné de leur histoire, à savoir, au cours de la période postcoloniale comprise entre les lendemains de l'indépendance et la révolution de 1933. D'une manière générale, c'est donc l'analyse de la place, du rôle et de la dynamique des populations noires dans la vie politique, économique, sociale, culturelle à Cuba qui constitue le champ privilégié de

¹⁸ Leopoldo Horrego Estuch, *Juan Gualberto Gómez. Un gran inconforme*, Editorial Mecenaz, La Habana, 1949 ; du même auteur, *Martín Morúa Delgado. Vida y mensaje*, Editorial Sánchez, La Habana, 1957 ; Serafin Portuondo Linares *Los independientes de color. Historia del Partido Independiente de Color*, Publicaciones del Ministerio de Educación, dirección de la cultura, La Habana, 1950.

¹⁹ Pedro Deschamps Chapeaux, *El Negro en la economía habanera del siglo XIX* (1970), de Rebecca Scott, *Slave Emancipation in Cuba : The transition to free labor. 1860-1899* (1985), de Rafael Duarte Jimenez, *El Negro en la sociedad colonial* (1988) ou de Kenneth Kiple, *Blacks in colonial Cuba. 1774-1898* (1976)

²⁰ Aline Helg, *Lo que nos corresponde. La lucha de los negros y mulatos por la igualdad en Cuba (1886-1912)*, Ediciones Imagen Contemporánea, La Havane, 2000. Première édition en anglais sous le titre de *Our Rightful Share: The Afro-Cuban Struggle for Equality, 1886-1912*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1995 ; Alejandro de la Fuente, *Una nación para todos: Raza, desigualdad, y política en Cuba. 1900-2000*, Editorial Colibrí, Madrid, 2003. Première édition en anglais sous le titre de *A Nation for All: Race, Inequality, and Politics in Twentieth-Century Cuba*, University of North Carolina Press, 2001 ; Tomás Fernández Robaina, *El Negro en Cuba. 1902-1958. Apuntes para la historia de la lucha contra la discriminación racial*, Editorial Ciencias Sociales, La Havane, 1990 ; Alejandra Bronfman, *Measures of Equality. Social Science, Citizenship, and Race in Cuba. 1902-1940*, University of North Carolina Press, Chapel Hill et Londres, 2004 ; Jorge et Isabel Castellanos, *Cultura Afrocaribena*, Ediciones Universal, Miami, 1990, 4 t.

notre étude. Cela ne consiste pas seulement à montrer les différents aspects des inégalités et de la discrimination qui frappent le Noir cubain mais aussi à caractériser les moyens qu'il mit en œuvre pour y faire face et les éliminer en participant à la construction de la nation après l'indépendance. Pour ce faire, nous avons considéré la situation démographique de cette population au cours de la période, puis déterminé la nature de la ségrégation et des discriminations qui la frappe par le concept de marginalisation et enfin envisagé la lutte qu'elle mena pour accéder à l'égalité.

Etre Noir à Cuba en ces temps signifiait appartenir à une communauté autre que celle des Blancs. La situation démographique des Noirs dans l'île montrait ainsi des disparités chroniques avec celle de ce groupe racial et indiquait qu'une fracture raciale prédominait au sein la société cubaine au cours de cette période. Cette fracture raciale est attestée par la place que détenaient les Noirs au sein de la société cubaine au cours des trois premières décennies du XX^e siècle et qui fut, dans une large mesure, déterminée par le statut et le rôle inférieurs conférés à ce groupe dans les structures et les relations sociales globales dans l'île²¹. Ces phénomènes relevaient en fait du « processus de ségrégation qui a suivi la suppression de l'esclavage » dans les Amériques dont fait état Roger Bastide²² et se caractérisaient par des représentations négatives du Noir et des pratiques sociales fondées sur le préjugé de race²³ alimentés par un contexte néocolonial imposé par les Etats-Unis, Etat ségrégationniste. Les nouveaux mécanismes ségrégatifs touchant le Noir cubain dans les trois premières décennies du XX^e siècle ne l'exclurent donc pas totalement du jeu politique, social et culturel mais, lui octroyèrent une position globalement à part et inférieure, au sein de la société cubaine²⁴. Ce processus répond à la définition de la marginalisation que propose Robert Castel, à savoir qu'elle constitue : « une production sociale qui trouve son origine dans les structures de base de la société, l'organisation du travail et le système des valeurs dominantes à partir desquelles se répartissent les places et se fondent les hiérarchies, attribuant à chacun sa dignité ou son indignité sociale »²⁵.

²¹ La fracture raciale atteignait alors tous les domaines de la vie sociale : l'accession du Noir à la propriété fut limitée, il fut écarté de l'exercice de multiples professions (les services diplomatiques, l'administration de la justice ou des banques, la conduite de trains, etc.) et les tâches les moins bien rémunérées lui furent réservées ; il ne fut pas admis dans les mêmes centres de divertissement que les Blancs et dans beaucoup de parcs, de promenades et de places publiques du pays, les deux races étaient séparées. La ségrégation raciale concernait aussi l'accès aux écoles, contrôlées pour la plupart par l'Eglise qui n'admettait que très peu de Noirs en leur sein.

²² Roger Bastide, *Les Amériques noires*, Ed. L'Harmattan, coll. *Recherches et Documents Amériques latines*, Paris, 1996, 3^{ème} édition. Chap. IX.

²³ Voir, Hugo Tolentino, *Origines du préjugé racial aux Amériques*, Editions Robert Laffont, Paris, 1984, coll. *Chemins d'identité*.

²⁴ L'exclusion, en effet « rend compte d'un non-rapport, d'une situation ou d'un processus qui font d'une population un ensemble mis à l'écart, rejeté, et défini exclusivement par le fait qu'elle est hors jeu », Michel Wieviorka, « Racisme et exclusion » in *L'exclusion : l'état des savoirs*, sous la direction de Serge Paugam, Ed. La Découverte, coll. *Textes à l'appui*, Paris, 1996.

²⁵ Robert Castel, « Les marginaux dans l'histoire » in *Ibid*.

La dernière partie de ce travail s'attachera à saisir la lutte pour l'égalité que menèrent les Noirs à Cuba au cours des trois premières décennies du XX^e siècle. Car, au cours de cette période, ils continuent à élaborer des stratégies de résistance contre les discriminations dont ils font l'objet dans le contexte de l'organisation politique, économique, sociale et culturelle de la nation en gestation²⁶. Parmi les événements ayant émaillé cette lutte, il en est un de fondamental : c'est le soulèvement du Parti indépendant de couleur, entre mai et juillet 1912. Cet événement constitue le point d'orgue dans la lutte du Noir cubain pour l'égalité et l'intégration à la nation naissante. Il opère une rupture fondamentale dans la chronologie de cette lutte et permet ainsi de distinguer deux temps dans son évolution entre 1898 et 1933. Le premier temps, qui s'étale donc de 1898 à 1912, correspond à une radicalisation progressive des revendications des Noirs contre l'exclusion et la ségrégation généralisée. Le second, qui s'étend de 1912 à 1933, se caractérise par une implication totale du Noir cubain dans les mouvements politiques et sociaux de l'époque et l'affirmation de son identité culturelle. Cela suppose un progrès significatif des capacités d'organisation et des stratégies de résistance des Noirs sur les plans politique, social et culturel. Cette affirmation de la voix noire atteste aussi qu'à Cuba, le processus de appropriation collective de son identité (notamment culturelle) par le Noir, que l'on nomme ailleurs la négritude ou le noirisme, mais ici, le négritisme, s'était déclenché avant 1933.

Les sources concernant l'histoire des Noirs à Cuba dans les trois premières décennies du XX^e siècle sont conservées dans divers lieux. Une large part des sources étrangères se trouve aux Etats-Unis, mais il en existe aussi en France. Aline Helg, Alejandro de la Fuente, Rafael Fermoselle et Allan Reed Millet²⁷ font de larges citations des sources étasuniennes dans leurs études, ce qui a permis d'avoir une certaine idée de celles qu'ils utilisent. En France, l'essentiel des sources se trouvent au Ministère des Affaires Etrangères et concernent donc exclusivement la correspondance diplomatique. A Séville, certains ouvrages ayant valeur de sources sont disponibles à la Bibliothèque de l'Ecole des Etudes Hispano-américaines. A Cuba, l'essentiel des documents sont localisés aux Archives Nationales et à la Bibliothèque Nationale José Martí à La Havane. Toutefois, les Archives Provinciales de Santiago de Cuba, capitale d'une province où les Noirs furent nombreux détiennent également des

²⁶ Au début du XX^e siècle, le Noir cubain a derrière lui un long passé de lutte pour la liberté qui prit entre autres les traits du marronage dont la forme la plus achevée constitue le regroupement des fugitifs dans les *palenques*. Sur le marronage, voir, Gabino La Rosa Corzo, *Los cimarrones de Cuba*, Editorial de Ciencias Sociales, La Havane, 1988 ; Alain Yacou, « El cimarronaje en Cuba : Insurgencia y convención en la primera mitad del siglo XIX » in *Anales del Caribe* n°13, Centro de Estudios del Caribe, Casa de las Americas, La Havane, 1993/94 ; du même auteur, *La longue guerre des nègres marrons de Cuba (1796-1852)*, C.E.R.C-Karthala, Paris, 2009 ; Sur les *palenques*, voir José Luciano Franco, *Los palenques de los negros cimarrones*, Département d'Orientalisation Révolutionnaire du Comité Central du Parti communiste de Cuba, La Havane, 1973 ; Gabino La Rosa Corzo, *Los palenques del oriente de Cuba*, Editorial Academia, La Havane, 1991.

²⁷ Allan Reed Millet *The Politics of Intervention : The Military Occupation of Cuba (1906-1909)*, University Press of Ohio, Columbus, 1968.

documents précieux. Aux Archives Nationales de Cuba, deux fonds ont fait l'objet d'une attention particulière. Il s'agit de celui du Secrétariat de la Présidence et du Fonds Spécial qui regroupent les publications et les rapports officiels mais aussi une abondante série de lettres, télégrammes, tracts et mémorandum de particuliers ou d'hommes politiques concernant les soulèvements de 1906 (auquel les Noirs prirent une part active) et du P.I.C. en 1912. A la Bibliothèque Nationale José Martí, ce sont surtout les périodiques, particulièrement les journaux et de nombreux ouvrages ayant valeur de sources qui ont été consultés sur les conseils avisés de Tomás Fernández Robaina. Aux Archives Provinciales de Santiago de Cuba, notre attention s'est portée sur le fonds Gouvernement Provincial qui comporte une matière spéciale relative au soulèvement du P.I.C au sein de laquelle on trouve de nombreux télégrammes des maires des villes alentours mais surtout une série de rapports de police datés des années suivantes montrant la psychose de la population blanche des campagnes face à un éventuel nouveau soulèvement. Enfin, un vaste corpus de données statistiques concernant les recensements de la période a pu être consulté à l'Institut de Démographie et Recensements de La Havane et utilisé pour une approche quantitative et sérielle de la population noire.

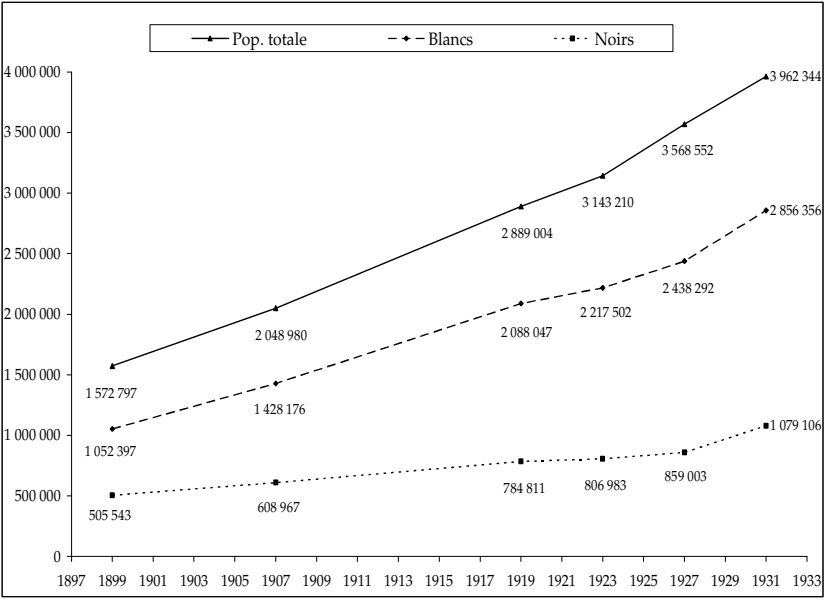
Chapitre I

La démographie des Noirs à Cuba au début du XX^e siècle

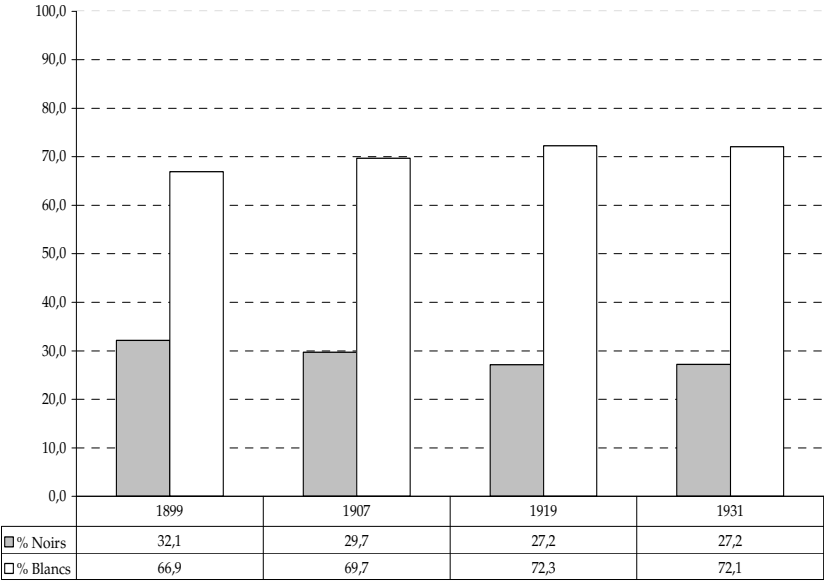
Dans les trois premières décennies du XX^e siècle, après avoir été gravement affectée par la Guerre d'indépendance, la population cubaine connut une croissance générale continue, effectuant alors sa révolution démographique²⁸. Entre 1899 et 1931, cette population passait de 1.572.797 à 3.962.344 habitants, représentant un taux d'accroissement annuel de l'ordre de 27,85‰ en moyenne. Toutefois, les deux grandes composantes de la population cubaine, les Noirs et les Blancs, ne participèrent pas de façon égale à cette forte croissance. La situation démographique des Noirs montra des écarts notables par rapport à celle des Blancs et à la tendance générale. Globalement moins favorable, cette situation se caractérisa principalement par une croissance générale plus faible de cette population et une baisse générale de son poids au sein de la population totale²⁹. Les quatre recensements effectués à Cuba sur la période en 1899, 1907, 1919 et 1931 avaient tenu compte du caractère pluriethnique de la population. Les recensements de 1899 et de 1907 furent réalisés par les étasuniens alors qu'ils occupaient l'île (première intervention : 1898-1902 et seconde intervention : 1906-1909). Le premier fut dirigé par le Département de la Guerre et publié sous le titre *Censo de la isla de Cuba bajo la dirección de los Estados Unidos*, Washington, 1899 (A.N.C.). Le second effectué par le Bureau du recensement des Etats-Unis, s'intitule *Censo de la República de Cuba bajo la administración provisional de los Estados Unidos*, Washington, 1908 (A.N.C., 835-95). Le recensement de 1919 fut réalisé par le Bureau du recensement de la République de Cuba et publié sous le titre *Censo de la República de Cuba. 1919*, La Havane, 1919 (A.N.C., 90-96). Celui de 1931, fut conduit par la Direction Générale du Recensement et publié de façon incomplète au cours des années trente. En 1978, les principaux résultats de ce recensement furent repris, complétés et compilés dans une publication des éditions Editorial de Ciencias Sociales (La Havane), et intitulée *Memorias ineditas del censo de 1931*.

²⁸ Raúl Hernández Castellón, *La revolución demográfica en Cuba*, Editorial Ciencias Sociales, La Habana, 1988.

²⁹ Alors que le taux de croissance annuel des Blancs atteignit 13,9‰ entre 1899 et 1931, celui des Noirs ne fut que de 2,4‰ ; et, tandis que la part des Blancs au sein de la population totale augmenta de 5,2%, celle des Noirs baissa de 4,9%.



Evolution des populations cubaines 1899-1931



Evolution de la part des populations cubaines dans la population totale (1899-1931) (%)

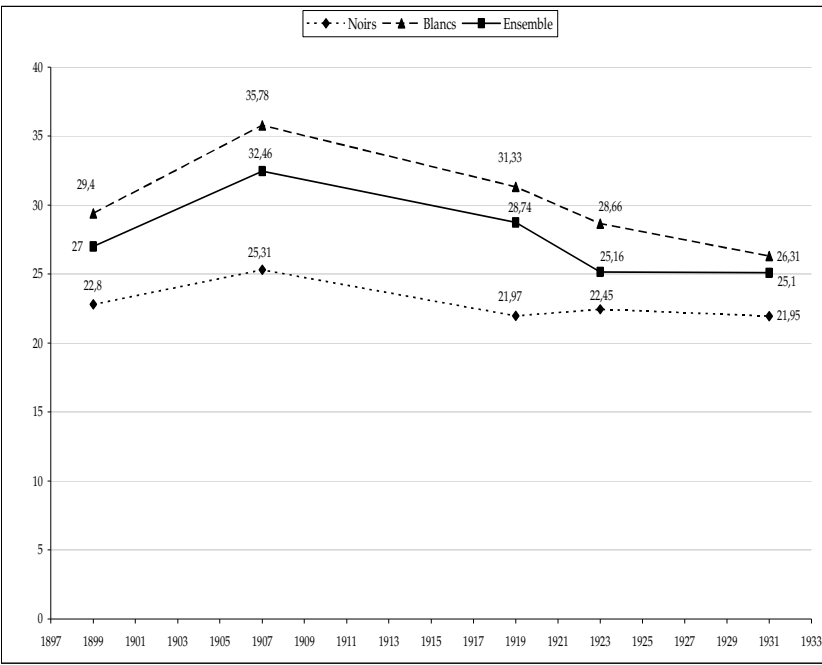
Une dynamique démographique modérée

Une évolution peu favorable de la natalité et de la mortalité

La comptabilité, fournie par les différents recensements effectués à Cuba dans les trois premières décennies du XX^e siècle, permet d'évaluer la portée des divers événements démographiques (natalité et mortalité) au sein de la population noire cubaine au cours de cette période. Elle permet en effet de calculer leurs indicateurs de base au sein de cette population et surtout de les comparer avec ceux de l'autre frange, les Blancs.

Dans les trois premières décennies du XX^e siècle, le nombre des naissances au sein de la population noire de Cuba connaît des niveaux moyens et une croissance très mesurée. Au total, le nombre des naissances double, puisque de 11.526 en 1899, il passe à 24.262 en 1931. Toutefois entre ces dates, deux périodes de lente augmentation (1899-1910 et 1924-1931) alternent avec une phase d'évolution très irrégulière (1911-1923). D'autre part, si on peut observer une certaine symétrie entre les courbes de l'évolution du nombre des naissances au sein des deux grandes franges de la population cubaine au cours de la période, il n'en demeure pas moins que le rythme de la croissance de ces naissances chez les Noirs se situe au-dessous de celui des Blancs. Ainsi, chez ces derniers, le nombre des naissances a augmenté de 42.236 entre 1899 et 1931, soit en moyenne de 1.382 par an, alors que chez les Noirs ce chiffre a augmenté de 12.736, soit en moyenne de 388 chaque année. Cela représente pour les Blancs une augmentation du nombre des naissances de l'ordre de 142,97% sur toute la période, soit une croissance annuelle moyenne de 4,46%. Pour les Noirs, l'augmentation a atteint 110,49%, soit une croissance annuelle de 3,45%. La croissance mesurée de la natalité chez les Noirs cubains et surtout l'infériorité de ses résultats par rapport à ceux des Blancs dans les trois premières décennies du XX^e siècle se lisent aussi à travers les autres indicateurs permettant de mesurer cet événement démographique. Les taux de natalité par exemple. Au sein de la population noire ces taux se situent, sur toute la période, à des niveaux assez moyens, et nettement inférieurs à ceux que l'on peut observer au sein de la population blanche. En effet, même si, chez les Noirs, le taux de natalité dépassa les 20‰ durant toute la période, il connut une relative stabilité. La seule poussée significative se situant entre 1899 et 1907, lorsqu'il passa de 22,8 à 25,31‰. Ensuite, à partir de 1919, il se stabilisa autour de 22‰. Ainsi, sur la période, la moyenne du taux brut de natalité au sein de la population noire de Cuba s'éleva à 22,89‰ soit un niveau relativement moyen. Durant toute la période, ce taux de natalité resta inférieur à celui que connut la population blanche ; la moyenne au sein de cette dernière se fixant à 30,26‰. Ce qui représente 7,37 points d'écart entre les deux taux moyens. En fait, au début du XX^e siècle, le taux de natalité au sein de la population blanche resta à des niveaux élevés, ne passant jamais au-dessous de 25‰. Par conséquent,

l'écart entre les deux taux ne passa non plus jamais au-dessous de 4 points (le plus bas est de 4,36 points en 1931) et atteint son niveau le plus haut en 1907 avec 10,47 points. Ainsi, si la chute du taux de natalité a pu paraître moins forte au sein de la population noire sur la période, (-0,85 points contre -3,09 points chez les Blancs), il n'en demeure pas moins que ce taux n'atteignit jamais, chez ces derniers, le niveau de celui des Blancs.



Evolution du taux de natalité des populations cubaines (1899-1931) (‰).

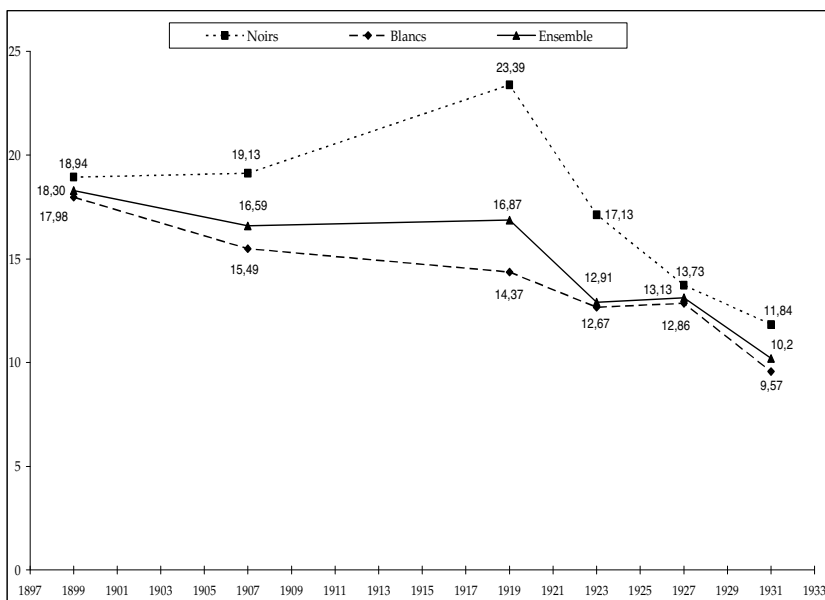
Les mêmes observations peuvent être faites à l'analyse de l'évolution des taux de fécondité lors des différents recensements. Ceux de la population noire ne dépassèrent jamais 100‰ et atteignirent une moyenne de 89,62‰ par an. Ces chiffres confirment le niveau relativement moyen de la fécondité au sein de cette population dans les trois premières décennies du XX^e siècle. L'évolution comparée du taux de fécondité des populations cubaines dans les trois premières décennies du XX^e siècle est aussi révélatrice du niveau moindre de la natalité au sein de la population noire qu'au sein de la population blanche. Jamais en effet le taux global de fécondité au sein de la population noire n'atteignit le niveau de celui observé au sein de la population blanche. Et, même si sur la période l'écart s'est considérablement amenuisé pour atteindre 12,04 points en 1931, il resta supérieur à 50 points lors des recensements précédents. Plus exactement, 54,8 points au recensement de 1899, 55,6 à celui de 1907 et

51,4 à celui de 1919. Enfin, l'analyse comparée du taux de fécondité des populations cubaines dans les trois premières décennies du XX^e siècle confirme aussi la chute moins brutale de la natalité chez les Noirs au cours de la dernière période intercensitaire (1919-1931) que révélait déjà l'étude des taux de natalité. Toutefois, elle ne permit pas, à la fin de la période, à la fécondité des Noirs de dépasser celle des Blancs, ni même de les atteindre par une égalisation de ces taux. Cela confirme donc une natalité au sein de la population noire différente et en marge de la tendance générale.

L'évolution de la mortalité au sein de la population noire à Cuba au cours les trois premières décennies du XX^e siècle, montre comme pour la natalité un certain écart avec celles que connaissent la population globale et l'autre frange, les Blancs. En effet, tout au long de la période, la fréquence de cet événement démographique chez les Noirs cubains dépasse celle de la tendance générale et celle des Blancs. Les taux de mortalité, observés lors des recensements de la période pour la population noire et l'ensemble de la population, constituent les principaux indicateurs de ce phénomène. D'une manière générale, ces taux sont toujours plus élevés chez les Noirs qu'au sein de la population globale. L'écart fut toujours supérieur à 0,5 points et culmina au recensement de 1919 atteignant alors 6,52 points. De plus, si l'on a pu observer une certaine symétrie entre les courbes des taux de natalité de la population noire et de la population globale, celles des taux de mortalité n'observent pas la même tendance. Ainsi, entre 1899 et 1907, alors que globalement la mortalité décline dans le pays (-1,71 points), elle augmente chez les Noirs (+0,19 points). Pour la période suivante (1907-1919), la courbe du taux de mortalité de l'ensemble de la population prend aussi une tendance ascensionnelle (+0,29 points), mais elle n'atteint pas le niveau de celle de la population noire (+4,26). Après 1919, le taux de mortalité chute au sein de la population noire. Jusqu'en 1927, cette chute (-9,66 points) est d'ailleurs plus rapide que celle du taux global (-3,74 points) qui enregistre même une hausse entre 1923 et 1927 (+0,22 points). Mais, entre cette date et 1931, la chute de la mortalité au sein de la population noire enregistre un tassement (-1,89 points) alors qu'elle redémarre avec un rythme plus soutenu au sein de la population globale (-2,93 points).

Tout au long des trois premières décennies du XX^e siècle, par contre, les taux de mortalité au sein de la population blanche furent inférieurs à ceux de la population globale. Certes les écarts ne dépassèrent jamais 2,5 points (1919), mais ils n'en furent pas moins bien réels, établissant ainsi un large fossé entre les taux de cette population et ceux de la population noire. Au cours de la période, la chute du taux de mortalité chez les Blancs est continue et plus forte. Elle passe de 17,98‰ à 9,57‰, soit une baisse de 8,41 points. Ce qui représente une moyenne de 0,26 points par an. Chez les Noirs, le taux de mortalité passe de 18,94‰ en 1899 à 11,84‰ en 1931, soit une baisse de 7,41 points, représentant 0,22 points en moyenne par an. D'une manière générale, l'écart entre les deux taux se creusa entre 1899 et 1919, s'amenuisa de façon

considérable entre cette date et 1927, puis recommença à se creuser dès lors et ce, jusqu'à la fin de la période, sans connaître pour autant les niveaux antérieurs. Au début de la période, cet écart ne valait même pas 1 point (0,96), mais à mesure que l'on entrait dans le siècle il se creusa, dépassant les 3 points en 1907 et atteignit son maximum au recensement de 1919, représentant alors 9,2 points. Après cette date, l'écart entre le taux de mortalité au sein de la population noire et le taux de mortalité au sein de la population blanche se réduisit de façon notable. Entre 1919 et 1923, la chute dépassa 5 points, passant de 9,2 points à 4,46 points. En 1927, la différence entre les deux taux ne valait plus que 0,87 points ce qui représente un chiffre inférieur à celui 1899, correspond à une chute de 3,59 points par rapport à 1923 et de plus de 8 points (8,15 exactement) par rapport à 1919. Toutefois, en 1931, l'écart ne s'était pourtant toujours pas comblé. Cela fut la conséquence directe du tassement de la chute du taux de mortalité chez les Noirs (-1,39) et de la reprise de la baisse de ce taux chez les Blancs (-3,29). 2,27 points séparaient alors ces deux taux. L'étude comparée des taux bruts de la mortalité au sein des différentes populations cubaines, effectuée pour les trois premières décennies du XX^e siècle révèle donc de réelles inégalités face à la mort.



Evolution du taux de mortalité des populations cubaines (1899-1931) (‰).

Des mouvements migratoires sous contrôle

A Cuba, dans les trois premières décennies du XX^e siècle, l'augmentation des surfaces de culture et de la coupe de la canne à sucre, conséquence directe de la forte croissance des investissements nord-américains dans ce secteur de l'économie, nécessita une main-d'œuvre peu coûteuse de plus en plus nombreuse. Pour cela on fit appel à des travailleurs étrangers d'origines diverses. La majorité provenait d'Espagne et des îles Canaries, mais une large part de ces travailleurs provenait aussi des Antilles, notamment d'Haïti et de la Jamaïque, et étaient donc Noirs. Raúl Hernández Castellón, estime ainsi qu'entre 1902 et 1934 pas moins de 1.300.000 personnes entrèrent à Cuba et que jusqu'en 1913, 75% d'entre elles étaient Espagnoles. Pour toute cette période, il fixe à 56,8% la part moyenne de ces dernières dans l'immigration totale alors que celle des Noirs, gravitant autour de 5% au début de la période, n'excéda pas 42% et connut une moyenne de 24,8%³⁰.

Ce flux massif de travailleurs noirs, suscita dans le pays un débat sur le type d'immigration et l'immigrant idéal. Cela poussa les autorités cubaines à prescrire et organiser, au moyen d'un ample arsenal législatif, les modalités exactes de cette immigration noire afin d'exercer un contrôle étroit sur ces mouvements migratoires. Ainsi, si au cours de la période le nombre d'immigrés noirs s'accrut de façon notable, il n'en demeure pas moins que, du fait de la législation stricte à laquelle elle fut soumise, cette immigration ne pesa pas fortement sur la composition ethnique de la population globale et ne permit pas aux Noirs d'améliorer leur situation démographique dans l'île.

Il est difficile de fixer le nombre d'immigrés antillais venus à Cuba pour travailler sur les plantations sucrières dans les trois premières décennies du XX^e siècle. On ne peut juste que l'évaluer car une telle étude se heurte à un certain nombre d'écueils qui ne peuvent pas toujours être évités. La difficulté provient, principalement, de la nature de la migration effectuée par ces travailleurs : un déplacement hors de leurs frontières supposé être temporaire et lié à des travaux saisonniers. La durée du séjour constitue donc ici un critère fondamental mais difficilement mesurable en raison de l'état et de la nature des sources qui ne mentionnent pas cette durée. Toutefois, on peut considérer globalement l'immigration des travailleurs noirs des Antilles à Cuba dans les trois premières décennies du XX^e siècle comme des migrations temporaires parmi lesquelles on trouve une forte proportion de migrations de longue durée et même définitives.

Une autre difficulté provient de la forte proportion de l'immigration clandestine, qui demeure, et pour cause, impossible à évaluer. Ainsi, à peine peut-on rendre compte du nombre et de l'origine de ce type d'entrées effectuées à partir des sources du Secrétariat des Finances utilisées

³⁰ Raúl Hernández Castellón, *La revolución demográfica en Cuba, Op. Cit.* p.114.

différemment par la majorité des études sur ce sujet³¹. Fernando González et Oscar Ramos Piñol estiment à 395.800 le nombre d'immigrés antillais entrés à Cuba entre 1910 et 1929, soit 97,7% du total de ces immigrants qu'ils ont évalué pour la période 1902-1934³². Sonia Catasús, Pedro Cano et Rosa Tarraza, proposent le chiffre de 289.594 entrées pour la période 1909-1928, soit 92,4% de leurs estimations totales couvrant les trois décennies 1904-1934³³. Juan Pérez de la Riva, qui lui ne tient compte que des Haïtiens et des Jamaïcains, fixe aussi l'essentiel de cette immigration entre 1913 et 1928, avec une somme de 299.967 entrées pour ces 15 années, soit 95,10% de ses estimations totales sur la période 1907-1933³⁴.

Les études précitées font apparaître que le pic de l'immigration antillaise à Cuba se situe globalement durant le quinquennat 1919-1925 au cours duquel chacune de ces études enregistrent plus de 100.000 entrées et parfois même près de 200.000. González et Piñol : 138.300 pour 1920-1924 ; Catasús, Cano et Tarraza : 137.402 pour 1919-1923 ; Pérez de la Riva : 193.768 pour 1919-1925. Elles montrent aussi que les années de plus basses entrées se situent dans les débuts de la décennie 1910. D'autre part, elles s'accordent pour faire débiter l'immigration massive des travailleurs noirs des Antilles à Cuba dans les trois premières décennies du XX^e siècle en 1913 avec l'autorisation accordée à la *Nipe Bay Company*, succursale de la *United Fruit Company*, d'embaucher sous contrats 1.000 travailleurs noirs des Antilles pour sa centrale *Preston*. Ce flux massif intégré fondamentalement par des Jamaïcains et des Haïtiens, se réalisa essentiellement au cours des décennies 1910 et 1920.

Les soldes migratoires peuvent être calculés à partir des chiffres de l'évolution de la population totale, des naissances et des décès qui permettent d'évaluer sans grand risque d'erreurs l'accroissement intercensitaire total et l'accroissement naturel correspondant. L'accroissement intercensitaire total étant la différence entre les populations totales de deux recensements. L'accroissement naturel intercensitaire étant la somme de la balance annuelle des naissances et des décès entre deux recensements. Leur différence donne l'accroissement migratoire net ou solde migratoire. Ainsi, par exemple entre les recensements de 1899 et de 1907, la population cubaine s'est accrue de 476.183 personnes. Durant ces huit années, l'excédent naturel des naissances sur les décès s'élevait à 229.897. Le solde migratoire a donc été de 476.183 - 229.897 soit 246.286. Ces évaluations montrent que pour un solde migratoire total de 1.485.004 individus sur ces trois décennies, 523.886, soit 35,3%, étaient des

³¹ A.N.C., Secretaría de Hacienda, *Inmigración y movimiento de pasajeros*, legajo: 2383, n°24.

³² Fernando González et Oscar Piñol, *Cuba : Balance e indicadores demográficos estimados del periodo 1900-1959*, CEDEM, La Havane, 1995

³³ Sonia Catasús, Pedro Cano et Rosa Tarraza, "La inmigración a Cuba entre 1900-1950" in *Estudios Demográficos* n°6, CEDEM, La Havane, 1975.

³⁴ Juan Pérez de la Riva, « Cuba y la migración antillana. 1900-1931 » in *La república neocolonial. Anuarios de estudios cubanos* n°2, t.2, Editorial de Ciencias Sociales, La Havane, 1979. Autre étude sur l'immigration, Abel F. Losada, *Cuba. Población y economía entre la Independencia y la Revolución*, Universidad de Vigo, Vigo, 1999

Noirs. Certes, leur part dans le solde migratoire global de la période atteint de fortes proportions, notamment au cours des intervalles 1919-1923 (75,4‰) et 1923-1927 (65,9‰), toutefois entre 1927 et 1931, ce solde fut négatif (-30.557).

L'analyse de l'évolution du taux d'accroissement migratoire des populations noires à Cuba dans les trois premières décennies du XX^e siècle semble montrer que cette immigration a connu en fait trois temps. Le premier correspond aux intervalles 1899-1907 et 1907-1919 durant lesquels ce taux demeura globalement dans la même fourchette que celui des Blancs (entre 15 et 17‰). C'est le temps de la neutralisation de l'immigration de toutes populations noires dans l'île. Le deuxième correspond aux périodes 1919-1923 et 1923-1927 au cours desquelles le taux d'accroissement migratoire de la population noire connaît des niveaux assez élevés (36,85‰ et 51,66‰) alors que celui des Blancs s'effondre (4,80‰ et 11,82‰). C'est le temps de l'explosion. Le troisième correspond à la période 1927-1931 durant laquelle ce taux est extrêmement bas et même négatif (-6,83‰) alors que celui des Blancs atteint son plus haut niveau (29,59‰). C'est le temps de la réaction. Ces taux révèlent en fait que les rythmes annuels de l'accroissement migratoire furent plus soutenus chez les Noirs (20,79‰) que chez les Blancs (15,86‰) sur la période, toutefois celui de ces derniers fut plus régulier.

Après 1929, les entrées d'immigrés antillais connaissent un net reflux se confirmant jusqu'à la révolution de 1933 et qui serait dû, selon Abel Losada, à l'arrivée d'un fort contingent de natifs cubains à l'âge de l'entrée sur le marché du travail capables de garantir la main-d'œuvre nécessaire à un secteur sucrier en crise depuis la fin des années 1920³⁵. Quoi qu'il en soit, le recul des entrées est net et significatif à partir du début des années 1930, Fernando González et Oscar Ramos Piñol en compte 5.600 entre 1930 et 1934, Sonia Catasús, Pedro Cano et Rosa Tarraza, 10.261 entre 1929 et 1934 ; et la Foreign Policy Association, 5.354 entre 1930 et 1933³⁶. En fait, cette période marque la fin de cette immigration massive pour les trois premières décennies du XX^e siècle.

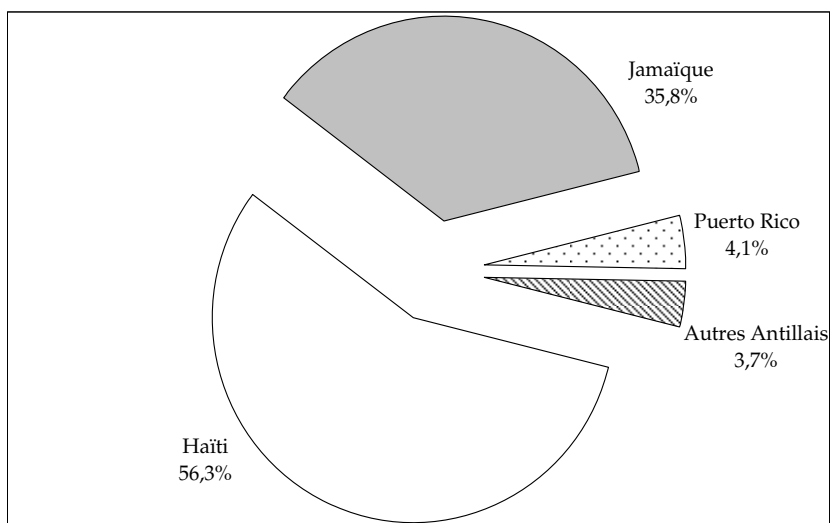
La très forte majorité d'hommes de 14-45 ans, donc d'individus en âge de travailler sur des plantations de canne à sucre, composant la population des immigrés antillais à Cuba confirme le caractère professionnel de cette immigration. La structure par nationalité de la population antillaise immigrée à Cuba en ces temps fait apparaître une forte proportion de Haïtiens et de Jamaïcains. La forte présence des Haïtiens au sein de cette immigration s'explique principalement par la situation intérieure catastrophique que connaît leur pays depuis le milieu du XIX^e siècle et surtout tout au long de la première moitié du XX^e siècle et qui entraîna son occupation par les Etats-Unis, entre 1915 et 1934³⁷. Selon Abel Losada, les Haïtiens représenteraient 56,3% des

³⁵ Abel F. Losada, *Cuba. Población y economía entre la Independencia y la Revolución*, Op.Cit. p.37.

³⁶ Foreign Policy Association, *Problemas de la Nueva Cuba*, New York, 1935. (B.N.J.M)

³⁷ Voir Alain Yacou, « Haïti pourvoyeuse de main-d'œuvre pour deux *sugar-belts* hispano-cubains au début du XX^e siècle » in *Revue du C.E.R.C* n°3, Pointe-à-Pitre, 1986.

Antillais immigrés pour la période 1902-1933 et les Jamaïcains 35,6% ; le reste étant composé de Portoricains (4,1%) et d'autres originaires de la Caraïbe (3,7)³⁸. En ce qui concerne ces derniers, Juan Pérez de la Riva signale que le groupe migratoire antillais à Cuba dans les trois premières décennies du XX^e siècle fut intégré aussi par un peu plus de 1.000 natifs des Bahamas, Bermudes et Trinidad et quelques centaines de Martiniquais et de Guadeloupéens³⁹. Une lettre de l'ambassadeur de France Souhart à son ministre de tutelle relatant ses démarches conjointes avec ses collègues de Grande-Bretagne et d'Haïti afin de faire abroger une disposition restrictive à l'entrée d'immigrés antillais dans le pays prise en 1910, révèle toutefois leurs activités. Il précise en effet que « les Martiniquais venaient souvent se placer ici en qualité de domestiques ou de garçon de bureau »⁴⁰.



Origines des Antillais immigrés à Cuba au début du XX^e siècle. Elaboré à partir des estimations d'Abel F. Losada, Cuba. Población y economía entre la Independencia y la Revolución, Op.Cit.

L'importance du flux migratoire antillais dans les trois premières décennies du XX^e siècle à Cuba suscita un débat dans ce pays. Deux grands courants s'affrontaient : celui des compagnies sucrières en général nord-américaines et celui de ceux que l'on peut regrouper sous le terme général de nationalistes. Le premier, souvent appuyé par le gouvernement des Etats-Unis, était favorable à une immigration massive de *braceros* des Antilles pour répondre au manque de

³⁸ Abel F. Losada, *Cuba. Población y economía entre la Independencia y la Revolución*, Op.Cit. p.65.

³⁹ Juan Pérez de la Riva, « Cuba y la migración antillana. 1900-1931 », Op. Cit. p.5.

⁴⁰ M.A.E, Série : Correspondance politique et commerciale, Nouvelle série ; Sous-série : Cuba ; Période : 1897-1918 ; Volume : Politique intérieure (1910 – 1913), n°4 ; Lettre de Souhart à Pichon, 28 juin 1910.

main-d'œuvre docile et à bon marché dans le secteur sucrier. Le second, composé d'historiens, de philosophes, de médecins, de scientifiques ou de juristes mais aussi des colons et petits paysans expropriés par les grandes centrales, se positionnait résolument contre cette immigration venue des îles voisines. Il était l'héritier d'une longue tradition de revendication pour la diversification de l'agriculture cubaine par l'introduction de travailleurs agricoles blancs se consacrant à des cultures autres que celle de la canne à sucre et proposait une alternative à la monoproduction sucrière engendrée par la plantation esclavagiste puis latifundiste⁴¹. Pour ce courant, il s'agissait de faire reculer les immigrations « indésirables ». C'est ainsi que s'exprimait le commandant Díaz Brito, dirigeant le Camp de Tricornia (camp dépendant du Département de l'Immigration où l'on hébergeait les immigrés qui ne répondaient pas aux exigences des règles sur l'entrée à Cuba) : « Diminuer les immigrations indésirables qui profitaient de la libéralité de Cuba pour s'installer en grand nombre dans la République, nuisant aux intérêts des natifs »⁴².

Ce discours sur l'immigration s'intégrait en fait aussi à celui, plus général, qui s'était forgé à Cuba sur la question identitaire⁴³. Il s'était développé tout au long des trois premières décennies du XX^e siècle, à mesure que grossissaient les contingents d'immigrants venus d'Haïti et de la Jamaïque, et en avançant une argumentation d'ordre économique, sociologique et eugénique, souvent teintée de nationalisme⁴⁴. Parmi les tenants de ce discours, on trouve Ramiro Guerra dont l'essai, *Azúcar y población en las Antillas*⁴⁵ paru en 1927, constitue peut-être le réquisitoire le plus accompli contre le latifundium sucrier et ses conséquences, l'immigration antillaise. Le jeu de ces deux courants contribua à façonner la législation cubaine en matière d'immigration. Comme le souligne Abel Losada, la politique migratoire suivie par la république indépendante répondait de manière claire aux nécessités de la grande expansion sucrière que préparait à Cuba le capital nord-américain⁴⁶. Toutefois, cette politique répondait aussi à la volonté de contrôler ce flux de migrants « indésirables » pour une

⁴¹ Au XIX^e siècle, les promoteurs de cette voie avaient été Ramon de la Sagra, le Comte de Pozos Dulces, Francisco Feliciano Ibáñez, José Antonio Saco ou Antonio Bachiller y Morales. Tous ces projets de diversification agricole ont été étudiés par Rolando Misas Jiménez dans *El Trigo en Cuba*, Editorial Academia, La Habana, 1994. Voir aussi l'étude de Consuelo Naranjo Orovio et Mercedes Valero González, « Trabajo libre y diversificación agrícola en Cuba : una alternativa a la plantación (1815-1845) » in *Anuarios de Estudios Americanos*, t.LI, n°2, C.S.I.C, Séville, 1994, p. 113

⁴² Rapporté par Manuel Góngora Echenique dans *Lo que he visto en Cuba*, Madrid, 1929. p. 166.

⁴³ Voir, Consuelo Naranjo Orovio, « Nación, raza y población en Cuba, 1878-1910 », in *Espacios Caribeños*, n°3, 1995.

⁴⁴ Armando García González, *En busca de la raza perfecta. Eugenésia e higiene en Cuba (1898-1958)*, C.S.I.C, Madrid, 1999 ; Consuelo Naranjo Orovio et Armando García, *Medicina y racismo en Cuba. La ciencia ante la inmigración canaria en el siglo XX*, C.S.I.C, Madrid, 1996 ; Consuelo Naranjo Orovio, « Foyer d'images et forges d'histoire : Cuba au début du XX^e siècle » in *La Caraïbe au tournant de deux siècles*, Ed. Karthala C.E.R.C, Paris, 2004, pp. 55-78.

⁴⁵ Ramiro Guerra, *Azúcar y población en las Antillas*, Instituto Cubano del Libro, La Habana, 1970, 3^e éd. L'œuvre constitue en fait une série de 21 articles parus de mai à août 1927 à la première page du *Diario de la Marina* et compilés à la fin de cette même année par l'auteur pour en donner la première édition. D'autres éditions ont vu le jour avec des corrections de l'auteur en 1935 et 1944. Pour une étude détaillée de la pensée de Ramiro Guerra, voir Arcadio Díaz Quiñones, « El enemigo íntimo : cultura nacional y autoridad en Ramiro Guerra y Sánchez y Antonio S. Pedreira » in *Boletín del Centro de Investigaciones Históricas*, n°7, San Juan de Puerto Rico, 1992, pp. 9

⁴⁶ Abel F. Losada, Cuba. *Población y economía entre la Independencia y la Revolución*, Op.Cit. p.55.

large part des corps sociaux cubains. A cet effet, un véritable arsenal législatif concernant l'immigration des travailleurs noirs venus des Antilles fut mis en place tout au long de la période. Son évolution épouse de façon parfaite la courbe du taux d'accroissement migratoire de la population noire déjà évoquée. Dès les lendemains de la Guerre d'Indépendance, en avril 1899, le gouvernement militaire nord-américain qui dirigea Cuba de 1898 à 1902 avait prohibé de façon radicale l'immigration de travailleurs étrangers, en mettant en vigueur dans l'île les lois étasuniennes sur l'immigration⁴⁷. Ces lois qui avaient été votées au Congrès des Etats-Unis en 1875, 1882 et 1885 interdisaient l'entrée d'immigrés préalablement engagés par des particuliers ou des compagnies. Le 2 mai et le 6 juin suivants, une autre circulaire et un règlement déterminaient des règles assez précises sur l'immigration et la venue de travailleurs étrangers à Cuba⁴⁸. Afin de pérenniser ce dispositif législatif, le général Leonard Wood, gouverneur militaire de Cuba, décréta l'Ordre Militaire n°155, le 15 mai 1902 peu avant son départ. La section 3 de cet ordre stipulait : « Il sera considéré comme un acte illégal de la part de toute personne, raison sociale ou compagnie, le fait de payer par anticipation, sous quelque forme que ce soit, le montant du voyage, ou par tout autre moyen de contribuer à encourager l'introduction ou l'immigration de tous étrangers ou de toutes personnes provenant d'une autre région à Cuba, par le biais de contrat ou de convention, orale ou écrite, tacite ou expresse établis avant l'introduction ou l'immigration desdits étrangers ou originaires d'autres provinces, pour les employer à quelque tâche que ce soit à Cuba »⁴⁹.

Ces premières mesures dictées par le gouvernement militaire nord-américain visaient directement les grandes compagnies sucrières installées à Cuba pour lesquelles l'immigration de travailleurs saisonniers pouvait constituer une source de main-d'œuvre à bas salaire et de ce fait bénéficieraient de coûts de production plus bas par rapport aux producteurs de sucre du sud des Etats-Unis. L'Ordre Militaire n°155 du 15 mai 1902 continua d'être la base de la législation sur l'immigration à Cuba jusqu'aux années 1930 car elle ne fut jamais abrogée par le Congrès cubain. Toutefois, le manque de main-d'œuvre se faisant sentir à mesure que croissait l'industrie sucrière dans l'île, les autorités cubaines autorisèrent, à partir du milieu des années 1900, l'entrée de travailleurs saisonniers et de colons se consacrant à la culture et à la coupe de la canne à sucre. A cet effet, on vota la Loi d'Immigration, Colonisation et Travail le 11 juillet 1906⁵⁰. Dans ces premiers temps, on fit appel à une immigration exclusivement blanche venue d'Europe en particulier d'Espagne et des îles

⁴⁷ Nilo Borges, *Compilación ordenada y completa de la legislación cubana desde 1899 hasta 1959*, 2 vol., Editorial Lex, La Habana, 1952.

⁴⁸ *Ibid.* p. 35.

⁴⁹ Orden n°155, de 15 de mayo, 1902 in Hortensia Pichardo, *Documentos para la historia de Cuba*, Instituto del libro, Editorial de Ciencias Sociales, La Habana, 1969. t.2, pp. 199-201.

⁵⁰ Ley de Inmigración, Colonización y Trabajo, in Hortensia Pichardo, *Documentos para la historia de Cuba*, Instituto del libro, Editorial de Ciencias Sociales, La Habana, 1969. t.1, p.273.